

Laurent Fabius, du ready-made à l'abstraction

Figure de la République depuis plus de quarante ans, celui qui fut Premier ministre expose et s'expose aux regards dans deux galeries parisiennes. **Ses œuvres révèlent un personnage secret et pour le moins inattendu.**

PAR THOMAS BRAVO-MAZA

C'est l'histoire d'une passion gardée comme un secret d'État. Laurent Fabius a longtemps peint dans l'ombre, collectionné dans le silence, écrit sur l'art avec la discrétion appliquée d'un enlumineur médiéval courbé sur son antiphonaire. Il faut remonter aux origines pour comprendre que rien de tout cela n'est fortuit. André et Louise Fabius, ses parents, sont des antiquaires et marchands d'art respectés. Ils lui lèguent une solide formation, à la fois littéraire, sportive et artistique, dont il tirera profit. Doté d'une précocité intellectuelle assez inhabituelle, le jeune homme fera son chemin dans l'olympes : École normale supérieure (ENS), Sciences-Po, École nationale d'administration, agrégation de lettres modernes. Il hérite également d'une gnosie silencieuse comme d'autres héritent d'un nom ou d'une fortune. Mais, en pensant bien faire, son père déclenche une vraie overdose de beauté et un rejet total chez son fils, qui, entre ses 16 et 30 ans, ne pourra littéralement pas voir l'art en peinture... C'est très progressivement, en fréquentant les brocantes pour acheter de vieux outils que Laurent Fabius fait ses premiers pas dans l'art. Les détournant de leur usage en les clouant sur

des planches de bois, il en fait des ready-made. On peut y voir là une manière de sculpter la matière sans savoir sculpter et, déjà, d'anticiper la peinture. Fabius a en effet grandi dans l'atmosphère des cabinets de son père, spécialiste des bronzes animaliers d'Antoine Louis Barye et des marbres de Jean-Baptiste Carpeaux. Un art en trois dimensions à l'origine de son goût prononcé pour les compositions d'Auguste Rodin, Camille Claudel, Alberto Giacometti, Germaine Richier, Martine Martine ou même Jean-Joseph Carriès, dont il a récemment acquis aux enchères un exemplaire du *Mendiant russe* en plâtre patiné.

De l'écrit théorique à la pratique

Fabius a ensuite écrit sur l'art. En 2010, il publie chez Gallimard *Le Cabinet des douze*, soit douze tableaux qui, selon lui, ont contribué à ciseler l'imaginaire collectif de la France siècle après siècle. En 2022, il récidive, toujours chez Gallimard, avec *Tableaux pluriels*, ouvrage consacré à l'histoire du polyptyque, des primitifs flamands jusqu'à nos contemporains (voir *Gazette* 2022, n° 44, page 216). Il y développe notamment une analyse du regard, à la suite de l'historien de l'art Daniel Arasse –

son condisciple à l'ENS et auteur d'*On n'y voit rien* (2000) – pour s'apercevoir que l'œil n'habite bien une toile qu'en lui accordant une sorte de danse. De cette leçon, Fabius forge la formule « danser des yeux ».

Après le stylo, les pinceaux et la peinture à l'acrylique. Une rencontre avec Pierre Soulages, un ami proche, le décide à travailler avec des pinceaux, mais aussi avec ses doigts, en utilisant cailloux et outils détournés du quotidien, dans un corps-à-corps avec la matière toujours plus directe. Si l'on songe à un Fabius, rosette de grand officier de la Légion d'honneur à la boutonnière, il faut imaginer l'homme, dans sa retraite toulousaine, en combinaison de peintre, à l'œuvre devant ses châssis, au milieu de ses couleurs, dès les premières lueurs du jour. Il y a également ces chocs violents, ces « émotions qui vous donnent la chair de poule », dit-il, en découvrant les possibilités de l'art informel en général et de l'abstraction lyrique en particulier (Zao Wou-ki, Joan Mitchell, Jean Paul Riopelle, Hans Hartung, Jean Degottex, Nicolas de Staël), en s'intéressant aussi au travail d'Eva Jospin, de Fabienne Verdier, de Giuseppe Penone, ou de Yan Pei-Ming, dont il a acquis le portrait d'une petite fille. Pour les besoins de leur galerie, son père et son frère



© LF

François ont arpenté quotidiennement l'hôtel Drouot. Laurent confesse, lui, un goût sincère pour l'atmosphère du lieu et de ses personnages hauts en couleur. Un temps, il est même actionnaire de la maison de ventes Piasa. « Je ne sais si un objet me plaît que si je l'ai en face de moi », avoue-t-il. Pour cela, il se rend régulièrement à Drouot en quête du travail d'artistes, sculpteurs en particulier, injustement méconnus, tels Pierre Dedieu, « décédé en 2013 sans avoir gagné la reconnaissance qu'il méritait », Patrick Villas, Bruno Cognée ou Denis Monfleur. Mais acquérir est une chose, et créer en est une autre, car « gouverner, c'est chercher la maîtrise, alors que peindre, c'est rester ouvert à la spontanéité ». Dès lors, comment s'améliorer quand on est autodidacte ? Fabius se penche sur ses débuts artistiques un peu chaotiques : « C'était mauvais, j'ai beaucoup détruit... je suis néanmoins très reconnaissant à mes amis de m'avoir dissuadé d'abandonner ! Quand vous peignez, il y a des choses que vous essayez de faire sans y parvenir. Et puis, un jour, ça fonctionne. Les fois d'après, vous voulez reproduire ce geste, mais vous ne vous souvenez plus comment vous avez fait. En réalité, vous ne devenez votre propre professeur que lorsque vous peignez souvent. Ce qui, longtemps, n'a pas été mon cas car j'étais trop occupé professionnellement. »

La force des titres

« Vers l'idéal » est le titre de sa première exposition, qui s'est tenue à la Fosun Foundation, à Shanghai, en octobre 2025. Plus de cinquante œuvres, traversées par des inquiétudes et les paysages intérieurs aux résonances presque mallarméennes, étaient montrées. Le succès auprès d'un public érudit et curieux a encouragé l'artiste à expérimenter de nouvelles formes. Fabius évoque un goût pour l'art des *tondi* – des tableaux de forme ronde imaginés dès l'Antiquité et redécouverts durant la Renaissance italienne – ou pour l'expérience de la synesthésie, l'association des sens opérée par le cerveau. « Je suis impatient, s'amuse-t-il, d'avoir les retours du public sur mes tableaux *Le Vol du bourdon I et II*, réalisés alors que j'écoutais la musique de Rimski-Korsakov », exposés à la galerie Art Absolument. *Salammbô, fille d'Hamilcar, Animal à tête bifurquée, La Nuit est l'aquarium des rêves*, ou *La Séduction des cicatrices*, sont autant de titres pour guider plus que pour décrire, un impératif pour celui qui aime évoquer cette phrase énigmatique de Jules Grévy : « Mes roses à moi poussent en dedans. » Le titre d'une œuvre est bien « le second acte de naissance d'un tableau », formule Fabius, à la différence d'un Soulages affirmant que l'œuvre doit se suffire à elle-même. En hugolâtre assumé,

Laurent Fabius partage avec Victor Hugo la conviction que le pouvoir, aussi immense soit-il, ne constitue pas une œuvre. Qu'il faut, en marge des conventions, une pratique solitaire, physique, irréductible au langage officiel, pour rester pleinement en vie. La toile blanche est peut-être l'un des seuls espaces où un homme habitué à décider se retrouve enfin dans l'incertitude – et l'accepte. Dans *Painting as a Pastime* (1932), Winston Churchill écrit : « Quand j'arriverai au paradis, je compte consacrer le plus clair de mon premier million d'années à peindre. » Dans ses œuvres picturales, le Premier ministre britannique met en lumière sa vie intérieure et ses silencieux tourments. On peut dès lors s'interroger : qui est donc Laurent Fabius ? Dans ses œuvres picturales se trouvent peut-être des éléments de réponse. ■

à voir

« Libre », galerie Joseph,
5, rue Bailly, Paris III^e.

Jusqu'au 21 juin 2026.

Galerie Art Absolument,
1, rue Monsieur-le-Prince, Paris VI^e.

Jusqu'au 25 juillet 2026.